C'est la Gloire.

Prilleux avait été jeune comme tout le monde. Mais il y avait longtemps de cela !.... Il chantait les premiers barytons. Quelques belles soirées, quelques succès vraiment flatteurs s'inscrivaient à son actif. L'âge et un embonpoint hâtif, un peu d'asthme, l'avaient forcé de prendre les "laruettes", l'emploi du carbon, des comiques ventrus. Très intelligent, il s'était fait une place à l'Opéra-Comique. Malgré cela, il ne se consolait point de ne plus être Don Juan ou Hamlet, le héros qui fait rêver les femmes et connait, à la chute du rideau, les ovations interminables. Vainement la presse répétait-elle après chacune de ses créations qu'il "ne serait pas déplacé au Théâtre Français" tant le comédien montrait de finesse. Il ne se consolait pas. Rien n'était plus drôle que de le voir dans sa loge ; se préparer à entrer en scène, non plus pour la gloire, mais pour le pain quotidien.

—Va, pitre !.... (une touche de vaseline) Va, baladin !..... (autre touche).... Va, saltimbanque ! (étalage rageur du corps gras). Va faire rire le peuple.... Va gagner ta pitance, jusqu'à ce que tu crèves, vieille rosse !....

Ainsi grognait-il en "faisant sa figure". Et sombre, tragique, sous son masque bouffon, il gagnait le "plateau...." En face de la salle pleine, il redevenait artiste. Et vraiment, tant son talent était réel, il lui arriva plus d'une fois, en rentrant dans les coulisses d'être ovationné par les camarades et les choristes.... Alors, il secouait la tête, il haussait les épaules, et passait en bougonnant:

—Qu'est-ce que vous auriez dit, si vous m'aviez entendu dans "La Reine de Chypre !".....

Il en était là de sa carrière lorsque survint la guerre.

Prilleux approchait de la soixantaine. Bouche inutile, il quitta la capitale assiégée en emportant ses "titres".... L'ancien baryton jouissait d'un petit avoir amassé par sa prévoyance bourgeoise. Il avait une peur atroce des révolutions et le mot "République" ne lui disait rien qui vaille.

Croyant comme beaucoup que l'investissement de Paris ne pouvait durer, Prilleux commença par aller voir des amis en province, à droite et à gauche. Mais la guerre se prolongeait et l'hiver s'annonçant, il songea à se fixer quelque part, lui et ses "valeurs".....

Comme une voix vous rappelle toujours vers les endroits où l'on fut heureux, il s'en alla vers Bordeaux. Il y avait débuté jadis, et connu ses plus beaux soirs.... A cause de cela il conservait un souvenir attendri aux Bordelais qu'il proclamait des "gens charmants."

Il arriva dans cette chère ville, à l'heure du dîner, affamé, harassé par un interminable trajet.

Les chemins de fer, désorganisés par les transports de troupes, marchaient comme ils pouvaient ; les buffets dévalisés par les militaires n'avaient pas le temps de se ravitailler ; on gelait, on s'impatientait.... c'était abominable pour un pauvre homme habitué à la vie douillette.

Prilleux dut aller d'hôtel en hôtel sans trouver où poser sa tête .... Tout était archi-plein. Enfin, dans une maison beaucoup trop coûteuse pour sa bourse, il accepta une chambre au troisième, la seule libre, dans laquelle il résolut de passer la nuit, — le lendemain il aviserait.

Il prit un léger repas, ayant hâte de gagner son lit....La cheminée ne tirait pas ; on gelait dans les draps humides.... Mais il obtint un "moine".... Et au bout de quelques instants, le crâne enveloppé d'un foulard, il s'endormait pareil à un gros chat, dans la bienfaisante chaleur.

Depuis combien de temps dormait-il, quand il fut réveillé par des clameurs, par des piétinements qui le firent sursauter d'effroi ?

—Une émeute !.... Me voilà bien !

Il allume sa bougie, passe à la hâte ce qu'une prude de ses amis appelait son "vêtement bifurqué", et se précipite à la fenêtre.

Une meute de cinq ou six cents méridionaux, le nez en l'air, gesticulaient dans la direction même de l'hôtel.

—Oh mon Dieu !

Tout tremblant, le vieil artiste court à la sacoche où était son "or" ; — au veston dans la doublure duquel étaient cousus ses billets de banque et les reçus de dépôt de ses titres.... A la hâte il préparait la fuite, quand soudain, il tressaillit.... s'immobilisa.... tendit l'oreille.

—Mais oui.... Dieu me pardonne.... c'est moi..... C'est mon nom.... Ah! ces chers Bordelais.... Comment, ils se souviennent.... ah ! quelle joie pour mon vieux cœur !....

En effet, dehors on hurlait :

"Vive.... ieux !.... Vive la ....ublique...."

—Pourquoi la "République" mêlée à l'ovation que me font ces braves gens ?

L'ancien baryton se posa la question, mais sans s'y arrêter. En ces temps de troubles publics, de patriotisme exalté, il ne semblait pas extraordinaire d'entendre la foule acclamer en même temps et l'Art et le Gouvernement.

Prilleux, fou d'orgueil, arrachant son foulard, cherchant de quoi se couvrir rapidement afin de se présenter au peuple, saisit le couvre-lit de laine grenat et d'un geste théâtral qui ne manquait pas d'ampleur s'en drapa majestueusement à l'antique.

Une immense acclamation salua son apparition à la croisée ouverte.—Le vieux chanteur s'inclina, la main sur son cœur, les larmes aux yeux.—Quand le silence se fit, il raffermit sa voix et lança ces paroles:

Bordelais,

Vous n'avez pas oublié celui que vous fêtiez jadis. Ma reconnaissance envers vous survivait à ma jeunesse.. A présent, profondément touché de votre accueil, je ne sais comment exprimer l'ivresse attendrie que j'en ressens. A l'heure où toutes les âmes sont absorbées par la préoccupation des malheurs de la Patrie, vous unissez mon nom à celui de la France! Laissez-moi donc crier à mon tour Vive Bordeaux, vive les Bordelais, vive la République ! !

".. i.. i.. que ! ! !.. "— répondit la foule transportée.

—Il est bien fâcheux que je n'aie pas eu un drapeau.....

Tout en s'exprimant à lui-même ce regret, Prilleux associa les restes fêlés de son baryton au chant

"Allons enfants de la Patrie.... ....ie

que le peuple entonna en s'écoulant par les deux extrémités de la rue.

Lorsqu'au matin, Prilleux demanda son eau chaude, il fut un peu surpris de l'indifférence avec laquelle la fille de service, après lui avoir répondu : "Tout de suite, monsieur", le fit attendre vingt-cinq minutes.

D'ailleurs il ne perdit pas ce temps. Durant l'enivrante insomnie que lui avait causée son émotion nocturne, il avait médité un plan..... et la forme d'une lettre, correcte, qu'il rédigea :

"Monsieur le Maire,

"J'ai l'honneur de vous remettre sous ce pli un billet de cinq cents francs dont vous voudrez bien disposer à votre gré en faveur des pauvres de la ville.

"Agréez, etc...., etc."

—C'est beaucoup pour mes moyens.... Mais tant pis ! je dois bien cela au pays qui m'a procuré une des plus grandes joies de ma vie.

Sa toilette terminée, il descendit pour déjeuner

Pendant qu'on préparait son menu, il alla au bureau où s'effarait le patron, ne sachant plus où donner de la tête, la maison étant bondée de voyageurs.

Prilleux lui tendit son pli fermé, avec une dignité calme :

—Pouvez-vous faire parvenir ceci à M. le Maire de Bordeaux ?

—Parfaitement.... On va l'envoyer immédiatement.

Le patron qui s'était emparé du message, n'écoutait déjà plus Prilleux ; il donnait des ordres à son comptable, appelait une servante sonnait le chasseur, répondait à celui-ci, interpellait celui-là....— Prilleux alla s'attabler et, en attendant le beefsteack aux pommes, attaqua les "royans" frais. — Il songeait :

—C'est tout de même drôle que personne ne fasse attention à moi ?.... Enfin.... "ils" sont si bousculés en ce moment !....

Néanmoins l'illumination de son âme s'éteignait un peu. Il s'était attendu à une autre matinée.

En sortant de table, il retourna au bureau.

—Dites-moi? Ma lettre est bien portée ?

—Oui, oui, monsieur.

—Vous êtes sûr ?.... Il y avait de l'argent dedans....

—Soyez sans inquiétude..... Un message pour Monsieur le Maire, c'est particulièrement soigné.

"Je l'ai d'autant plus recommandé qu'en ce moment nous sommes affolés.... Songez donc! M. Crémieux, membre de la Défense Nationale, est arrivé hier soir..... Vous avez entendu les acclamations.

—Les accl.... Ah oui !..... Ah ! c'était pour lui ? Ah..... bien.... très bien.... très....

Le maître d'hôtel lui tournait déjà le dos....

Prilleux, livide, décomposé, restait cloué sur place. La désillusion était poignante.... affreusement douloureuse.... Il entrait de l'humiliation dans cette peine : — la honte de l'homme vraiment intelligent, spirituel, qu'il était, que l'amour-propre avait pu égarer si ridiculement.

En ce moment, deux messieurs passèrent près de lui, en fumant, en causant.... L'un d'eux disait :

—Une espèce de fou gesticulait juste au-dessus de la fenêtre ..... C'était cocasse. Il avait l'air d'un singe parodiant Crémieux..... Il a parlé juste en même temps que Crémieux.... Il saluait quand Crémieux saluait. Il est rentré dans sa coquille quand Crémieux a fermé.....

Le vieil artiste n'entendit pas le reste : les deux hommes s'éloignaient.... Il étouffa des sanglots.... Il retint un geste de malédiction : — et, au contraire, il bénit le ciel qui lui permettait d'avoir été ridicule incognito, et de n'avoir à s'humilier que devant lui seul.

LE TRÉSOR

Au travers du brouillard doré que vaporisait l'aurore sur la mer, Barcelone apparut. La masse noire de la Nouvelle Douane, le fût grêle et luisant du monument de Christophe Colomb, les palmiers et les platanes du Paseo et des Ramblas s'indiquaient dans la brume transparente.

On jeta l'ancre. Le lourd paquebot dériva un instant et, tout à coup, autour de la "Reina-Carolina immobile, des cris discordants éclatèrent: des tumultes d'avirons, des échos de disputes, des clapotis, des appels, des imprécations. Autour de l'échelle du navire dansait une centaine d'embarcations. Déjà le pont était envahi, une nuée de petits hommes noirauds, vifs, aboyants, coiffés d'un béret rouge, se disputait les bagages des passagers.

—Lancha! Lancha ! Lancha ! (une chaloupe !)

Et le vieux Francisco Senabra, qui revenait dans sa ville natale, après trente ans d'absence. et rapportant des Philippines, en bon or tintant, plus de douze cents "onces", s'effrayait un peu de cette tempête de vociférations. Lentement, l'équipage rétablit l'ordre, et Senabra descendit le dernier.

Pour deux réaux (0 fr. 50), la lancha le mena jusqu'au quai de la Barceloneta. Devant lui, les douaniers vérifiaient le contenu des malles et des paniers. Lorsqu'on lui demanda d'ouvrir sa "maleta", il hésita, regarda autour de lui, et il fallut pour le décider à l'obéissance des règlements, les jurons repétés du fonctionnaire. Mais lorsque Sénabra eut entr'ouvert le sac de cuir, le douanier, stupéfait :

—"Virgen del Carmel !..... Mira este viajerto !.... Vierge du Carmel! Regarde ce voyageur !)

Tout le trésor de Senabra, environ cent mille francs, tenait dans la valise. Ces exclamations ne firent que redoubler les craintes du Catalan, d'autant qu'on le bousculait un peu, et il se repentit de n'avoir pas accepté quelques chèques au lieu de cet or. Pourtant, il l'avait voulu ainsi. A Manille, si souvent les banques se vantaient d'un crédit imaginaire sur le continent! .... Aussi, lorsque Senabra avait vendu sa maison de vins n'avait-il voulu accepter d'autre paiement que l'or.... Des onces et des doublons, pas de papier !.... Maintenant, il comprenait à quels dangers l'exposait sa richesse. Mais où se mettre et la mettre en sûreté. Lorsqu'il avait quitté la capitale de la Catalogne, un des plus humbles, des plus méprisés parmi le troupeau d'émigrants en route vers les Philippines, il n'espérait guère revenir un jour dans Barcelone-la-Belle.

Sur les Ramblas, Senabra demeurait indécis. Le souci de son or atténuait sa joie de retrouver le sol de la cité. Et personne ne l'attendait ! Là-bas, son ardeur à conquérir la fortune ne lui avait laissé aucun loisir de se refaire un foyer, de se créer des affections nouvelles. Et, un beau jour, il s'était senti reprendre par la nostalgie de la ville originelle. Il avait lutté. Ensuite, peu à peu gagné par ce sentiment, il ne résistait plus. Maintenant, d'être là, de revoir le pays, il n'éprouvait aucune joie. Les embellissements de Barcelone lui gâtaient les souvenirs.... Enfin, comme il fallait trouver logis, il se dirigea vers le premier hôtel, mais lorsqu'il demanda au bureau reçu du dépôt de sa valise et qu'il en eût montré le contenu, au lieu d'exclamations, ce furent d'étranges regards de méfiance qui l'accueillirent.

Son après midi s'écoula en courses à travers la ville, en recherches d'appartement, et lorsqu'il rentra, fourbu, désenchanté, à peine eut-il le courage de se déshabiller!

L'aube glissait aux lattes des persiennes lorsque de grands coups frappés à la porte de sa chambre le réveillèrent.

—Au nom de la loi, ouvrez!

On entendait, dans le couloir, des crosses de fusil sonner sur le palier et des cliquetis de baïonnettes. Hagard, effaré, il tira le verrou. La pièce s'emplit d'uniformes noirs à parements jaunes, de bicornes d'un noir verni. Le brigadier des "gardes civils"—la gendarmerie espagnole — interroges:

—Vous êtes bien Ramon Joaquin Francisco Senabra, né à Barcelone le 6 août 1842?

—Oui, oui!

—Vous reconnaissez bien que c'est là votre nom?

—Oui!.....

—Alors, suivez-nous, et n'essayez pas de nouvelles ruses. Vous vous êtes évadé six fois du bagne. Cette fois, vous ne nous échapperez pas. Tous vos tours sont connus.....

Senabra n'eut ni le temps de réfléchir, ni celui de protester. Ligotté, bâillonné, entre quatre baïonnettes, il prit le chemin du Palais de Justice. Comme il était un criminel de marque, on l'interroges sur l'heure.

—Vous avez déposé à votre hôtel une somme de plus de cent mille pesetas. Quel nouveau crime avez-vous donc commis? Il y a à peine deux semaines que vous vous êtes évadé. Ce n'est pas par un travail honorable que vous avez pu acquérir cette fortune.

—Je vous demande pardon, senor, c'est par mon travail.....

—Je n'admets pas qu'un accusé se moque de moi.....

—Monsieur le magistrat, je ne sais pour quelle raison on m'a arrêté. Ce que je sais, c'est que je ne fus jamais condamné. Cet argent est à moi. Je l'ai gagné par mon industrie.

—Oui, oui, vous êtes en effet un habile chevalier d'industrie. Depuis que vous écumez la Catalogne.

—Je ne sais ce que vous voulez dire. J'ai débarqué ici hier matin, venant de Manille, où, pendant trente ans, j'ai exercé la profession de commissionnaire en vins. J'ai les preuves de ce que j'avance et vous pouvez consulter les livres du paquebot "Reina-Carolina", à bord duquel j'ai effectué mon passage.

—Pardon, croyez-vous que la justice ait du temps à perdre et que je sois à votre service?

—Vous avez encore les papiers saisis dans ma chambre.

Le juge les examina en ricanant, puis il changea de visage:

—En effet, voilà un passeport au nom de Francisco Senabra, demeurant à Manille, et né à Barcelone. C'est à n'y rien comprendre. D'autre part, voici un mandat d'arrestation contre le même Francisco Senabra, né le même jour. Le signalement est différent. Je n'y comprends rien. On fera venir le gardien du bagne, et nous verrons bien. Je vais vous garder en prison, car tout cela me paraît louche. Vous avez pris le nom d'un bandit....

—On lui a pris le mien !....

—Qu'est-ce qui me le prouve. De plus, il est étrange qu'on voyage ainsi avec cent mille pesetas en or, dans une valise. Les honnêtes gens ne portent pas leur fortune de cette façon-là.

Et Francisco Senabra dut aller coucher à la prison. Deux jours plus tard, le gardien du bagne déclara qu'il ne connaissait pas cet individu. L'autre était moins laid. On relâcha Senabra, mais il sentit que ses arguments n'avaient pas convaincu le juge.

Mais on refusa de lui restituer sa valise.

—En effet, objecta le juge, si vous n'êtes pas le condamné qui s'est enfui du bagne, rien n'indique vous soyez Francisco Senabra. Tout s'accorde, au contraire, à prouver que Francisco Senabra est bien le nom du bandit que nous recherchons. Songez que sous ce nom il a encouru douze condamnations. Comment admettre que douze tribunaux royaux se soient trompés sur l'identité de ce fripon. Donc, vous ne portez pas votre vrai nom ; jusqu'au jour où vous vous déciderez à le révéler, cette valise demeurera sous séquestre. Nous attendrons les renseignements de Manille !....

Senabra eut beau tempêter, supplier, s'indigner, descendre de la colère aux larmes, on l'on le jeta dehors plus pauvre que le matin d'il y avait trente ans où il était parti vers la fortune. Heureusement que le capitaine de la "Reina-Carolina" eut pitié de lui et, comme il le connaissait, lui fit obtenir crédit dans une "fonda" (auberge), lui promettant de le ramener à Manille....

Le paquebot était sur le point de repartir lorsque l'autre Senabra fut arrêté et contraint d'avouer qu'il avait emprunté l'état civil de son oncle.

—Je ne croyais pas qu'il revienne jamais.

Le juge crut devoir faire des excuses :

—Je regrette votre arrestation, dit-il à Francisco. Pourtant, vous appartenez à une triste famille.

—Et ma valise et mon argent, réclama Senabra.

Il faut d'abord que vous fassiez tenir des jugements pour annuler les condamnations qui entachent votre nom. Cela coûtera cher.

—Et si je ne les fais pas annuler ?

—Cela coûtera plus cher, car alors vous devrez payer toutes les amendes, tous les frais dus au Trésor par ce nom-là, et votre fortune n'y suffirait pas....

—Que faire ?

—C'est bien simple. Achetez un autre nom. Ce sera plus économique. Il y a tant de vieilles familles ruinées qui vous adopteront pour vingt mille pesetas....

J'ai même une affaire à vous proposer....

Et c'est ainsi que Francisco Senabra, qui était entré au Palais de Justice avec une valise en ressortit malgré lui avec un titre de marquis.

TONG ET LOU

Tong et Loû étaient deux vieux Chinois, deux pauvres pêcheurs du Yang-Tsé-Kiang. Nés du fleuve, pour ainsi dire, vivant de lui, destinés à mourir par lui, rien les distinguait parmi la horde innombrable des humbles bateliers: anonymes, traditionnels et lents, ils évoluaient dans un monde obscur où tout se mesurait à leur indigence.

Avec leur tresse encore longue et qu'augmentaient quelques brins de soie noire; avec leurs vêtements de toile bleue et leurs pipes, Tong et Loû ne possédaient ici-bas que leur jonque, une misérable carcasse qui se trainait de fatigue, qui craquait de tous ses vieux os fragiles au moindre choc, et dont la voile en lambeaux laissait couler le vent comme une main ouverte.

Quand ils ne travaillaient pas, Tong et Loû fumaient ou dormaient ; quand après une journée d'efforts disproportionnés contre les rapides du fleuve, ses tourbillons, ses rochers dressés en béliers de guerre, ils parvenaient à vendre quelques poissons à dos rond, semblables à ceux qu'on voit dans les vieilles estampes ; quand ils pouvaient réunir quelques sapèques et acheter un peu de thé, de l'opium et du tabac blond, Tong et Loû ne manquaient pas d'apprécier la logique de la vie et d'estimer que leurs efforts se justifiaient d'une manière équitable.

Au centre de leur jonque, sous un petit abri de nattes huilées, se dressait un minuscule autel familial, peuplé de Bouddhas bienveillants, et orné de maximes symboliques, en beaux caractères noirs sur fond de papier rouge. A droite et à gauche de cet autel s'allongeaient deux couchettes où, le soir venu, les deux frères — car ils étaient frères — se reposaient des fatigues du jour, se préparaient à celles du lendemain, l'esprit conquis par le sommeil ou par l'opium.

Tong et Loû n'étaient pas malheureux : leur existence s'équilibrait entre beaucoup de réalité et un peu d'idéal. Ils ne méprisaient de personne et ne faisaient de tort qu'aux poissons.

Or, une fortune étrange était réservée à ces deux hommes paisibles:

C'était à l'époque des basses eaux, au moment où le fleuve Bleu, abaissant rapidement sa masse énorme, dégage le pied des cités, abandonne les campagnes et découvre partout des îles de terre grasse ou de roc. Devant un courant moins torrentiel, Tong et Loû, désireux de jeter leurs filets dans les vallées du Sse-Tchouen, avaient entrepris de remonter le fleuve au delà des gorges profondes de Kouei-Fou, au delà même de Sui-Fou, la ville claire où poussent des orangers. Ils allaient à petites journées, franchissant avec des peines inouïes les rapides, se mêlant aux équipes de haleurs pour gagner des sapèques, couchant le soir dans un port de rencontre, devant une ville qu'ils croyaient toujours reconnaître parce qu'ils n'en voyaient que la muraille de pierre grise et la petite tour-pagode annonciatrice.

Ils allèrent ainsi très loin: un jour, le hasard, ou la fatalité qui guidait leur destin, fit que leur jonque, poussée par des courants contraires, donna de la proue sur un îlot de sable et s'y échoua lourdement tout de suite, Tong et Loû furent frappés de l'aspect de cet îlot qui semblait coupé en deux par une ligne lumineuse.... Ils débarquent, ils touchent du pied ce sol inviolé, que le fleuve, très bas cette année, découvre peut-être pour la première fois; ils s'approchent du point brillant, ils palpent de leurs rudes doigts si sensibles tout à coup, cette matière mystérieuse qui étincelle dans le soleil, ils constatent que ce banc de terre est traversé par un filon d'or!

Tong et Loû savent ce que c'est que de l'or: ils ont vu souvent, au bord du fleuve, à cette époque, des hommes recueillir le sable fin, le passer au crible et y chercher minutieusement des pépites trop rares; ils savent qu'il y a de l'or dans la terre et que c'est avec ce métal éblouissant qu'on fait de la richesse et des riches.

Et ils ne doutent pas qu'ils viennent de mettre la main sur un trésor, sur une fortune incommensurable.

Des pensées qu'ils n'avaient jamais eues les envahissent alors : ils jugent qu'ils étaient pauvres, hier, misérables, qu'ils vivaient dans la souffrance et dans la désolation ; ils jugent que leur jonque est un vieux sabot lamentable, que leur opium est de la plus basse qualité, que leurs vêtements sont des vêtements de coolies....

—J'aurai un "kong-kouan" à trois seuils, avec des portes monumentales, dit Tong ; j'aurai de l'opium gras et roux dans des godets d'argent....

—Et moi, dit Loû, j'aurai une chaise à quatre porteurs, une femme jeune et des manches brodées....

C'est leur premier sentiment ; puis, immédiatement, une autre pensée les saisit, étreint leur cerveau, y frappe à coups martelés : ils relèvent la tête, se rencontrent du regard ; une expression identique se marque sur leur visage .... Tong et Loû ne veulent pas partager cette fortune ; le trésor appartiendra au plus fort, et le plus fort c'est Tong, à moins que cene soit Loû....

Tong et Loû se regardent à présent comme jamais ils ne se sont regardés ; déjà leurs yeux mesurent un adversaire et évaluent un butin....

Une proie est entre ces deux frères ; il reste deux bêtes fauves, deux hommes. Une suprême poussée de ces deux passions neuves, formidables, et Tong et Loû se ruent l'un vers l'autre, se happent, commencent une lutte impitoyable, sans merci. Ils roulent, étroitement enlacés, parmi ce sable d'or dont les pépites étincelantes ne pâliront pas; ils combattent avec des forces déculpées par l'intérêt immense et vil qui exaspère leurs sens; ils se frappent aux yeux, à la nuque, aux tempes; leurs ongles, acérés comme des griffes, déchirent le mince voile des paupières; ils mordent dans la chair brûlante et leur bouche s'emplit de sang; leurs doigts nerveux, solides comme des câbles, cherchent fiévreusement la gorge où la vie se résume si bien qu'on la peut saisir là en une poignée; puis ils frappent le crâne avec leur poing carré, lourd comme une masse d'armes; puis ils se relèvent, se séparent, se heurtent et s'enlacent à nouveau, crèvent des yeux sans y éteindre la haine, et s'étrangent enfin avec des spasmes affreux, en une volonté monstrueuse de faire rentrer cette vie qui se défend, cette vie détestée, de la renfoncer profondément, sans possibilité de retour, plus loin encore, dans le silence et la mort !.....

A l'époque des hautes eaux, quelques mois plus tard, le majestueux et farouche Yang-Tsé Kiang, de nouveau grossi par les sources et les neiges des montagnes thibétaines, recouvrit de ses flots formidables la petite île au filon d'or, et, sur cette terre irresponsable, ce que les vautours avaient laissé des cadavres de Tong et Loû, les deux hommes riches.

UNE

Nuit tragique.

J'étais de quart, cette nuit-là, où disparut d'une façon restée pour tous mystérieuse, sauf peut-être pour moi, le canonnier Mahé. J'étais monté à minuit sur la passerelle. Le ciel était sombre, sans lune, sans étoiles. Un vent âpre soufflait, démontant la mer qui rejaillissait sur nous en écume. On n'y voyait pas à dix mètres et le gabier de barre, surpris par le choc rude des lames, tenait la route avec peine. On se sentait oppressé : tout ce noir, lugubre, pesait sur les épaules. Du kiosque où se tenaient le timonier et le gabier venait une lumière tremblotante et falote, rendapt plus sinistres les ténèbres qu'elle perçait à peine. La machine haletait à coups sourds, irréguliers, l'hélice s'affolant dans les grands coups de tangage qui soulevaient tout l'arrière hors de l'eau.

Réfugié dans un coin de la passerelle, au vent, pour éviter l'écume, le corps à peu près protégé par les toiles des rambardes, je fixais les yeux droit devant moi, larges ouverts, sans voir. L'avant fin et délié se soulevait à la lame, puis retombait lourdement dans les creux, avec un crissement douloureux d'écume. On eût dit que la mer, vivante, rageait de se sentir ainsi entamée, et dans un redoublement de colère, la houle reprenait l'assaut, à grands chocs sourds.

L'eau, violente, heurtait l'éperon, se précipitait sur le pont en paquets lourds, puis s'envolait en écume, que le vent faisait gicler avec force sur les toiles, me fouettant le visage, me forçant à fermer les yeux sous la brûlure du sel.

Derrière, le navire semblait haleter, s'épuiser en efforts pour suivre sa route. Les cheminées vomissaient une fumée noire, lourde, épaisse, que le vent emportait farouchement comme sa proie, perdue dans la nuit sombre. Un falot, sur le pont, jetait une lueur triste. Et tous à bord dormaient, sauf les factionnaires, hébétés par leur veille, et les chauffeurs acharnés à leur travail de cyclope.

Toutes les demi-heures, une voix jetait des mots que le vent hachait:

—Bon quart, tribord!

Et devant, une autre reprenait sur la même mélopée dolente:

—Bon quart, devant!

Tout était sombre, devant. Parfois, un éclair passait, rouge ou vert, reflet des feux de route sur l'écume blanche. Soudain, dans un de ces éclairs, je crus voir sur le gaillard deux hommes s'étreignant, deux hommes qui roulaient parmi les amarrages des ancres, sur les chaînes. Deux hommes ou deux spectres? Qui serait assez fou pour affronter la mer et le tangage par ce temps? Deux spectres, plutôt. Tout avait disparu dans les ténèbres profondes: je ne vis plus que l'écume blanche tourbillonnant sur les gouffres d'eau noire.... Je souris de mes hallucinations qui me faisaient prendre maintenant la grande voix sourde de la mer pour des râles d'homme qu'on égorge.

Je crus avoir rêvé tout éveillé, cas fréquent dans les longs quarts de nuit, lorsqu'on est harassé de corps et que l'esprit est fourbu, trop tendu par l'exploration d'une insondable obscurité. Ce que j'avais vu provenait du reflet d'un des feux de route sur la forme capricieuse d'un paquet de mer ; les bruits de chute n'étaient que les chocs de la lame contre la coque, les fers heurtés n'étaient que les grincements des chaines que la mer balançait, les râles que les sons étranges de l'étrave tendant l'eau.

Un nouvel éclair. Avidement, je me penchai .... rien..... Le gaillard était désert, les chaines grinçaient sous les heurts des paquets de mer, toujours violents.

Lorsque je quittai le quart, à quatre heures du matin, comme le jour livide s'annonçait, je dis à mon successeur qui montait, les yeux encore gros de sommeil, et tout emmitouflé dans son manteau :

—Rien de nouveau. Mauvais temps. Bon quart.

.....

Ce matin-là, tout le bord, au réveil, fut en émoi. A l'appel pour le quart, un homme manquait, le canonnier Mahé. On le chercha partout: dans les soutes, sous les prélards, dans tous les coins où les marins, condamnés à la vie en commun, aiment à s'isoler un peu. On fouilla tout le bord en vain. Mahé ne fut jamais retrouvé.

Mon tour de corvée me fit désigner pour l'enquête à faire. J'interrogeai bien des matelots. On avait vu Mahé pour la dernière fois, à l'appel de minuit, comme il quittait le quart. Il avait causé quelques instants avec Piétri, un Mars illais; mais chacun, sans y prêter attention, avait vite regagné les postes de couchage, dans l'entrepont. Au matin, le hamac de Mahé était vide. C'était tout.

Mais je sus que depuis longtemps une rivalité sourde existait entre ces deux hommes si différents, venus de si loin servir la même patrie. Pendant notre séjour à Toulon, tous deux s'étaient épris de la même "cagole" provoquante et hardie. Et depuis le départ, les deux rivaux s'insultaient pour le moindre propos ; leur jalousie, pourtant sans objet désormais, puisque notre mission devait être longue, s'accrut, et plusieurs fois, sans l'intervention de leurs camarades et des grades, ils en seraient venus aux mains.

Alors, je compris tout. Je fis venir Piétri, et le regardant bien en face, lui dis :

—Que faisiez-vous, cette nuit, à une heure, tout à l'avant?

Je vis passer dans ses yeux une hésitation, mais il se ressaisit vite et, me fixant d'un regard empreint d'une rage frolde, d'une rage qui ne veut pas se trahir:

—Je n'y étais pas, lieutenant. Personne n'aurait pu y tenir. On avait même supprimé la faction.

L'enquête fut close. Je fis part de mes doutes au commandant: je témoignai de ma vision de la nuit. Toutes les préventions étaient contre Piétri. On ne put rien prouver.

Pourtant, ma conviction est faite.

Et je songe avec horreur à cette nuit, à ce quart terrible. Je revois ce combat monstrueux, ces deux hommes enlacés, tombant aux coups de tangage, se frappant, se mordant, hurlant dans la tempête sans que leurs cris me parvinssent distincts. Je les revois : le Breton têtu, exaspéré par la jalousie du mâle : le Marseillais, plus faible, mais plus cauteleux, avec son regard froidement rageur..... Je devine le couteau qui brille dans un éclair, le sang qui gicle, et que la mer douce au vainqueur, terrible au vaincu, épanche à mesure....

J'entends le cri, l'appel suprême du mourant, sa chute dans la mer hurlante.....

Et pendant les quarts de nuit, mes yeux ne quittent plus le gaillard d'avant, mes oreilles sont tendues à tous les bruits.

Le danger des voyages.

Des statistiques établies au sujet des accidents de chemins de fer, il résulte que pour un million de "voyageurs kilomètres" (ou de voyageurs supposés tous transportés à un kilomètre), il y a en Europe 0,00386 voyageurs tués et 0,03228 voyageurs blessés, tandis qu'aux Etats-Unis il faut adopter les chiffres de 0,0132 et de 0,28. Par conséquent, lorsque l'on prend le train pour aller de Paris à Bordeaux (580 kilomètres), on a une probabilité de 2 millionnièmes d'être tué et de 19 millionnièmes d'être plus ou moins gravement blessé.... Il va sans dire que sur l'O-E on court plus de risques!

Le général Ainsworth sera interrogé par une commission.

Washington, 17 février—L'ex-adjudant général Fred. C. Ainsworth, de l'armée des Etats Unis, qui a pris sa retraite hier, a été cité à comparaître lundi prochain devant la commission des dépenses militaires de la Chambre.